

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 35 (1998)
Heft: 1354

Artikel: Qui est Pétunia?
Autor: Rivier, Anne
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1010196>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Qui est Pétunia?

«Communément, un chat est un chat. Juridiquement, Pétunia est une chose.»

LA CHATTE EST d'un beau noir de laque, sans un poil blanc. Benjamin d'une longue série, à voir le cuir usé de son collier. Sur la médaille gravée à son nom, un numéro de téléphone. Communément, un chat est un chat. Juridiquement, Pétunia est une chose. Or, dans les contes comme dans la vie, il n'est pas rare que les choses prennent le pouvoir.

C'était au printemps dernier, un matin vers neuf heures. Gracile, à peine nubile, Pétunia a sauté sur la balustrade, devant la cuisine. À la recherche de son équilibre, elle a d'abord vibré sur ses pattes tendues, le dos circonflexe et la queue hérissée. Puis, en danseuse sur ses coussinets, elle s'est lancée dans une suite de pas peu académique. Enchaînant les jetés battus acrobatiques, les glissés et les fouettés chaotiques, elle s'est soudain rassemblée dans une sorte de demi-arabesque arrière, son œil impérieux fiché droit dans ma vitre. La lèvre relevée sur l'aiguille de sa canine, elle a poussé une mémorable semonce inaugurale avant de verser d'un bloc dans la plate-bande. Étourdie ou cabotine, elle est restée là, longtemps, ramassée sur elle-même, pâté d'encre de Chine sur la page violette des iris. J'ai résisté. Je le sais trop bien, j'attire les chats et les chats m'attirent depuis l'enfance. Si nos coups de foudre sont bénins, j'ai appris à me méfier de nos liaisons: pa-

reilles aux autres, elles finissent toujours mal. Avec les années, les ruptures deviennent insupportables. Le travail de deuil ne se partage pas, ne connaît pas la retraite. Alors, je me préserve, je calcule mes attachements au plus près. Tous mes attachements.

Débats au centre commercial

La chatte est revenue chaque matin pendant dix jours. Au onzième essai, elle a réussi le grand bond en avant, atterrissant sur le rebord de ma fenêtre. Sa partie était gagnée. Je l'ai invitée à entrer, et mon quotidien s'est transformé. Mon panier a changé de ménagère. J'ai acheté du lait, moi qui n'en bois pas. J'ai suivi les publicités spécialisées à la télévision, moi qui les trouve immorales. J'ai reniflé des croquettes, humé des barquettes, soupesé, comparé, traqué le colorant, l'additif superflu. Moi qui dédaignais ses services, j'ai dû supplier le boucher rouquin du supermarché de me procurer du poumon, du rognon, de la rate et du foie. Grand ami des bêtes, ce dernier s'est fendu en quatre pour les abats de Pétunia. Nous avons donc sympathisé et je lui ai avoué mes scrupules. Pétunia n'était pas à moi. Pétunia délaissait ses propriétaires à mon profit. Pétunia s'installait. Que je la garde ou que je la chasse, j'étais en faute, doublement condamnable. Le rouquin m'a rassurée, acquittée de bon cœur. Dès lors, nos discussions ont pris un tour plus chaleureux. Passant des animelles aux animaux, et de l'animal à l'anima, nous avons relié Genève à l'universel, prédisant un automne social très chaud et des temps très durs aux réfugiés bosniaques en sursis. Se déclarant «choqué par les revendications indécentes de la fonction publique», l'équarisseur queue-de-vache a aggravé son cas en se révélant partisan du rapatriement immédiat de ces «profiteurs de soi-disant réfugiés, et Dieu sait si je ne suis pas raciste, d'ailleurs ma femme est italienne».

Dans la foulée, la caissière blonde m'a confié qu'elle n'hésiterait pas à tuer celui qui lui volerait son chat, mais qu'elle était prête à descendre dans la rue pour soutenir la pétition prokosovare du collège de son fils. Aussitôt approuvée par deux collègues noiraudes, immédiatement contrée par plusieurs

clientes indignées. Les échanges se sont généralisés. Ils ont perduré au grand bénéfice du centre commercial et de la démocratie de quartier. Me laissant tragiquement seule face à mon dilemme.

J'imaginai la détresse de la Mère Michel, petite vieille impotente dont Pétunia était la principale raison de vivre, je l'entendais se plaindre à son unique visiteuse, l'infirmière itinérante, laquelle lui répétait que non, Madame Michel, les numéros de téléphone ne sont pas pour les chiens, quelqu'un va bien finir par s'annoncer, vous verrez... Bref, débuté dans les remords et la pluie, le mois de mai consacra un amour interdit. À peine m'étais-je levée que la chatte arrivait. Mon lit était réinvesti, mon duvet traversé de lames profondes, mon armoire dévastée par ses cachettes. Au déjeuner, campée devant mon frigo, elle me disputait mon repas, puis, rassasiée, volait ma méridienne pour une sieste dont elle n'émergeait que pour sa crise de folie de fin d'après-midi. Le mois de juin fut torride, qui nous réunit le soir sur la terrasse pour d'interminables jeux de balles, plumes et ficelles. À la nuit tombée, toutefois, impitoyable, je continuais de la renvoyer chez elle. Elle se résignait, l'oreille et la moustache en berne, montait en zigzaguant derrière la maison, traînant de buisson en bosquet, de voisin en voisine, brouillant les pistes à dessein. Son absence me pesait. Mon appartement était un théâtre éteint. Disparus les flashes de son pelage crépitant sous la caresse, son ombre fluide entre les rideaux, la fumée de son corps autour des fauteuils...

Le 9 juillet exactement, ce fut la révolution. Expulsée, Pétunia refusa d'obéir. De la lune pleine jusqu'à l'aube, plantée devant l'imposte de la salle de bains, elle a sous-titré tous mes cauchemars en rouge. Le moment était venu. Il me fallait agir. J'ai composé le numéro.

La mère Michel était un monsieur. Assez vieux pour être honnête. Peintre, voyageur solitaire, il se qualifia lui-même d'anarchiste convaincu. Son goût de l'indépendance s'appliquait à tous et à tout. Sa «chose» était libre, idéalement libre. Elle m'avait choisie, il s'inclinait et se réjouissait de faire ma connaissance. Ce mois de juillet, nos conversations ont duré des heures, sous le regard égyptien de Pétunia en bibelot. Belle comme un sphinx de basalte sur ma bibliothèque orientale. Anne Rivier

IMPRESSUM

Rédacteur responsable:

Jean-Daniel Delley (jd)

Rédaction:

Claude Pahud (cp), Géraldine Savary (gs)

Ont collaboré à ce numéro:

François Brutsch (fb)

André Gavillet (ag)

Grégoire Junod (gj)

Roger Nordmann (rn)

Charles-F. Pochon (cfp)

Anne Rivier

Composition et maquette:

Géraldine Savary, Jean-Luc Seylaz

Secrétariat: Murielle Gay-Crosier

Administrateur délégué: Luc Thévenoz

Impression:

Imprimerie des Arts et Métiers SA,

Abonnement annuel: 85 francs

Étudiants, apprentis: 60 francs

Administration, rédaction:

Saint-Pierre 1, case postale 2612

1002 Lausanne

Téléphone: 021/312 69 10

Télécopie: 021/312 80 40

E-mail: domaine.public@span.ch

CCP: 10-15527-9